

## *Gâchette et guillotine. Saint-Just chez les surréalistes*

Que reste-t-il d'un auteur ou d'un personnage historique cent cinquante ans après sa mort ? Soumis à d'autres enjeux que ceux pour lesquels il avait écrit ou s'était battu, est-il encore compréhensible ou devient-il le sujet d'une légende selon qu'un individu ou un parti en ait besoin ? C'est à ces questions, entre autres, que répond cet article en examinant l'image de Saint-Just telle qu'elle apparaît durant l'entre-deux-guerres chez les surréalistes.

Pratiquement aucun surréaliste n'a consacré de livres à la Révolution française et encore moins à Saint-Just. Pourtant ces deux thèmes sont souvent présents dans leurs écrits, que ceux-ci soient théoriques, poétiques ou romanesques : la Révolution est sujet d'évocation et d'exaltation, rappel historique, rappel à l'ordre quand les surréalistes voient combien leur époque l'oublie ou la méprise, thème lyrique enfin. Dans aucun cas, la Révolution française des surréalistes ne se confond avec celle des historiens ni avec celle des manuels scolaires puisque ceux-ci sont le produit de la classe bourgeoise et n'ont pour but que de propager et protéger les valeurs conservatrices de celle-ci. Elle s'intègre surtout parfaitement au vœu des surréalistes de fonder une mythologie nouvelle capable de régénérer le monde, ou tout au moins, la vision que l'individu en a.

André Breton a condamné très sévèrement l'érudition qu'il qualifie de « foutaise ». Dans le *Second manifeste du surréalisme*, en 1930, il écrivait : « Nous combattons sous toutes leurs formes l'indifférence poétique, la distraction d'art, la recherche érudite, la spéculation pure. Nous ne voulons rien avoir de commun avec les petits ni avec les grands épargnants de l'esprit »<sup>1</sup>. Ce n'est donc pas au travail minutieux du savant que les surréalistes vont se livrer, mais plutôt à faire vivre en eux certains moments forts de l'histoire. Dans le numéro 13 de la revue *Littérature*, Robert Desnos écrivait déjà en 1924 que celui qu'il était il y a deux minutes, était le contemporain de Charlemagne et d'Andromaque :

« À chaque fraction de temps qu'il nous plaît de considérer entre nos cils s'accomplissent la fin du monde et la genèse. Le monde date de maintenant et le passé n'est pour nous qu'un dossier uniforme et plat comme un miroir où notre souffle fait apparaître le givre du rêve quand nous y constatons notre vie, où l'avenir se reflète si nous nous plaçons hors de son champ. J'ai mis au monde ainsi un certain nombre de personnages historiques et d'événements fabuleux. Je suis l'auteur, entre autres choses, de tous les livres qui constituent ma bibliothèque »<sup>2</sup>.

L'histoire est donc avant tout création ; c'est à cela qu'elle doit d'être vivante. Rien ne le prouve mieux que l'identification de Desnos à Robespierre. Cette attitude à l'égard de la Révolution française correspond bien à la définition que Breton donne de l'« héroïsme littéraire ou plutôt politique hors duquel l'œuvre écrite ne présente plus à faible distance qu'un intérêt documentaire. Seule compte l'exaltation qu'elle nous procure et cela ne va jamais sans fanatisme de la part de l'auteur »<sup>3</sup>. Et d'évoquer la morale transcendante qui est en action ici et qui est « fille de l'intolérance ».

La vie humaine est bien à « repassionner » pour Breton et les surréalistes, et l'intolérance qu'ils vont manifester dans leurs écrits veut être une preuve de cette passion. Plus que de comprendre l'histoire et de saisir le pourquoi des événements révolutionnaires, il s'agit pour eux d'aimer l'action des Conventionnels et des Terroristes. Cet amour qui doit naître

---

<sup>1</sup> A. Breton, *Second manifeste du surréalisme* dans *Œuvres complètes*, éd. par Marguerite Bonnet. Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1988, t. 1, p. 785. Édition abrégée OC par la suite.

<sup>2</sup> R. Desnos, « André Breton ou "face à l'infini" », *Littérature*, Nouvelle série, n° 13, juin 1924, p. 12.

<sup>3</sup> A. Breton, « Robert Desnos », OC I, p. 473.

d'emblée, et qui est surtout le fait de la jeunesse<sup>4</sup>, doit être préservé. Les surréalistes n'ont donc cessé de s'en prendre à ces producteurs de médiocrité que sont les manuels scolaires et les systèmes de pensée rigides et totalitaires. Breton relève ainsi avec dégoût l'image du « bon roi » Louis XVI que les radicaux-socialistes continuent de préférer à Robespierre et Saint-Just, sans même comprendre qu'ils pervertissent de la sorte des générations d'enfants. Les surréalistes guettent les dérapages des penseurs bourgeois et dénoncent vivement les libertés qu'ils prennent pour parler de la Révolution. André Thirion, dans le second numéro du *Surréalisme au service de la Révolution*, en octobre 1930, attaque fortement Emmanuel Berl, coupable de salir à la fois la Révolution française et la révolution bolchevique de 1917, et d'avoir évoqué tous ensemble Robespierre, Saint-Just, Marx et Lénine, pour avoir négligé le confort bourgeois et ne pas s'être abandonnés « aux aventures passionnelles ». Ce serait à cette cause que les soviétiques montreraient, selon Berl, un « faible souci du logement », et par là de l'Amour<sup>5</sup>. Comme on le voit, les surréalistes ne sont pas dupes de l'utilisation qu'en fait chaque jour la bourgeoisie républicaine. Ceux qui la composent et parlent ainsi appartiennent bien à la classe des possédants et déforment l'histoire à leur avantage. Thirion est catégorique sur ce point quand il condamne Berl : « Le mot capitaliste et le mot bourgeois ont toujours désigné les individus appartenant à une même classe : la bourgeoisie. La bourgeoisie possède le capital : l'argent, les usines, les machines, les moyens de transport, etc., mais elle ne produit pas. Elle vit du travail de la classe des producteurs : le prolétariat qui, lui, ne possède en propre que sa force de travail »<sup>6</sup>. Dès lors, la devise « Liberté-Égalité-Fraternité » qu'on voit aussi bien sur les murs des prisons que sur celui des écoles ou des mairies, ou le drapeau tricolore qui fut celui de la Révolution française, mais aussi celui de Louis-Philippe et de la France coloniale, perdent leur sens révolutionnaire et méritent seulement d'être conspués et moqués. René Crevel s'y applique quand il évoque en 1934 le chant de Rouget de Lisle, devenu hymne national : « Toujours la même Marseillaise : les enfants de la patrie, les fils de putains, les dignes rejetons de la république bourgeoise ont fait, d'un chant à l'origine révolutionnaire, l'hymne même de la provocation »<sup>7</sup>. Pour l'auteur d'*Êtes-vous fous ?*, les gouvernements de la Troisième République ont certes rendu l'instruction obligatoire, mais ces mots ne signifient rien d'autre que « l'instruction obligatoirement primaire » : « Les laïcs, avec leur libéralisme, leur humanitarisme, ces bourgeois qui épinglent des sourires évangéliques sur leurs mâchoires de requin n'ont pas fini de suinter le christianisme »<sup>8</sup>, même et surtout quand ils évoquent les grands tribuns de 93 dans leurs homélies patriotiques. Que de distance entre ces misérables et ces « nouveaux Robespierre » qui, selon Robert Desnos, rendent aujourd'hui « impitoyablement » aux villageois la vache et les ânes élus<sup>9</sup>.

Pour « repassionner » la vie et l'histoire, les surréalistes eurent moins recours à la théorie qu'à l'image. Breton et ses amis ont affirmé à plusieurs reprises que les images les retenaient plus que les pensées. L'image est, en effet, une force capable de toucher l'ensemble des facultés de l'homme et non pas seulement sa raison. Elle agit sur son imagination, ses rêves et son action et conduit directement l'individu qui la voit à l'utiliser dans sa propre vie. Si Breton a avoué avoir été séduit par quelques systèmes philosophiques, il a dit aussi dans un

---

<sup>4</sup> A. Breton, *Flagrant délit*, Paris, Pauvert, 1964, p. 20.

<sup>5</sup> A. Thirion, « Réponse à un recours en grâce », *Le Surréalisme au service de la Révolution*, n° 2, octobre 1930, p. 34. Thirion sera exclu du Parti communiste en novembre 1931 pour avoir écrit dans une revue non soumise au contrôle du Parti.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>7</sup> R. Crevel, « Tandis que la pointolle se vulcanise la baudruche » dans *Les pieds dans le plat*, Paris, Pauvert, 1974, p. 303.

<sup>8</sup> R. Crevel, *Les Pieds dans le plat*, p. 207.

<sup>9</sup> R. Desnos, *La liberté ou l'amour !*, Paris, Gallimard, 1968, p. 14.

poème qu'il ne les retenait qu'en fonction de leur part de vertige<sup>10</sup>. C'est donc aux images qui suscitent plus facilement cette émotion que le surréalisme porte son attention. André Breton est catégorique :

« Il apparaît de plus en plus que l'élément régénérateur par excellence de ce monde qu'à la place de l'ancien nous entendons faire nôtre, n'est autre chose que ce que les poètes appellent l'*image*. La vanité des idées ne saurait échapper à l'examen, même rapide. Les modes d'expression littéraires les mieux choisis, toujours plus ou moins conventionnels, imposent à l'esprit une discipline à laquelle je suis convaincu qu'il se prête mal. Seule l'image, en ce qu'elle a d'imprévu et de soudain, me donne la mesure de la libération possible et cette libération est si complète qu'elle m'effraie. C'est par la force des images que, par la suite des temps, pourraient bien s'accomplir les *vraies* révolutions. En certaines images il y a déjà l'amorce d'un tremblement de terre. C'est là un singulier pouvoir que détient l'homme et qu'il peut, s'il le veut, à une échelle de plus en plus grande, faire subir »<sup>11</sup>.

Ce texte qui date des premières années du surréalisme, me paraît d'une importance cruciale, car il définit une relation au monde qui donne un sens au discours qui sera tenu sur la Révolution et ses tribuns.

Dans *Le Paysan de Paris*, en 1928, Aragon le confirme, qui fait pareillement l'apologie de l'image poétique et de son « caractère de matérialisation, qui a sur l'homme un grand pouvoir ». Il ajoute :

« L'image poétique se présente sous la forme du fait avec tout le nécessaire de celui-ci. Or le fait, que personne jamais n'a songé à contester, fût-ce Hegel, et même celui-ci ne lui accordait-il pas une importance prépondérante, le fait n'est point dans l'objet, mais dans le sujet : le fait n'existe qu'en fonction du temps, c'est-à-dire du langage. Le fait n'est qu'une catégorie. Mais l'image emprunte seulement la forme du fait, car l'esprit peut l'envisager en dehors de lui. L'image donc aux divers stades de son développement apparaît à l'esprit avec toutes les garanties qu'il réclame des modes de sa connaissance. Elle est la loi dans le domaine de l'abstraction, le fait dans celui de l'événement, la connaissance dans le concret. C'est par ce dernier terme qu'on en juge, et qu'on peut brièvement déclarer que l'image est la voie de toute connaissance »<sup>12</sup>.

Si nous insistons sur cette théorie de l'image chez les surréalistes, c'est qu'elle détermine leur approche de la Révolution française. Ils n'ont pas besoin de prendre en considération et dans le détail l'histoire de celle-ci. Quelques images leur suffisent pour la peindre. L'image, en ne s'encombrant pas de l'attirail scientifique et érudit, a le mérite de redonner leur élan créateur, poétique et révolutionnaire aux événements, aux personnages et aux choses du passé. Grâce à elle, les surréalistes récupèrent ce pouvoir pour leur propre compte, agissent sur leurs lecteurs et peuvent espérer de la sorte changer et transformer le monde.

La Révolution française, ainsi conçue, peut faire partie de cette mythologie nouvelle que le surréalisme s'attache à créer, car elle répond aux trois caractères du pacte surréaliste défini par André Breton : « Aider, dans toute la mesure du possible, à la libération sociale de

---

<sup>10</sup> A. Breton, « Pleine marge » (1940) dans *Poèmes*, Paris, Gallimard, 1987, p. 149.

<sup>11</sup> A. Breton, « Le maître de l'image » (1925) dans *OC I*, p. 901. Les italiques sont dans le texte.

<sup>12</sup> Louis Aragon, *Le Paysan de Paris* (1928), Gallimard/Folio, 1972, p. 244-245. Sur cette question de l'image, voir Nathalie Piégay-Gros, « Philosophie de l'image » dans *Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet*, n° 5, Besançon, Presses Universitaires Franche-Comté ; Paris, Belles Lettres, 1994 et Marc Eigeldinger, *Le dynamisme de l'image dans la poésie française, du Romantisme à nos jours*, Neuchâtel, 1943.

l'homme, travailler sans répit au désencroûtement *intégral* des mœurs, refaire l'entendement humain »<sup>13</sup>.

La Révolution a beaucoup fasciné les surréalistes. André Thirion, qui déclare avoir toujours été du côté des redresseurs de tort, dit par exemple qu'elle était la période de l'histoire de France qu'il aimait le plus :

« Qui d'ailleurs n'a pas été passionné par Mirabeau, Danton, Saint-Just et Robespierre ? En ce temps-là, les événements allaient vite, la société se transformait à vue d'œil, devenait plus juste, disaient les livres d'histoire. J'éprouvais une attirance particulière pour les attitudes ou les discours qui renversent les situations, pour les actions violentes et libératrices, le courage des représentants en mission à Fleurus et à Jemmapes, l'héroïsme des bleus »<sup>14</sup>.

On peut évoquer aussi le cas de Robert Desnos. Mais de la Révolution, les surréalistes ne vont pas retenir tous les événements ni parler de tous les grands hommes. Ils vont procéder à une sélection significative, se contentant bien souvent de donner des listes plus ou moins longues des noms qu'ils vénèrent : « Ce qui ressort, ce sont des noms de légende et finalement déjà, des têtes au bout de piques : celle de Sade et de Saint-Just [...] parce qu'ils apparaissent comme les deux phares d'une Révolution : celle des mœurs d'un côté, et, de l'autre, celle d'une pratique politique où le discours est un acte, où l'accusation *se confond* avec l'échafaud, où le mot et la chose sont un seul et même signe », écrit Jacqueline Chénieux-Gendron<sup>15</sup>.

Des noms, il n'y en a d'ailleurs pas tant que cela. Les surréalistes procèdent à une épuration caractéristique, dont témoigne par exemple la liste des auteurs à lire et à ne pas lire, qu'ils publient en 1931 au dos d'un catalogue de la librairie Corti qui cite Sade, Marat et Babeuf parmi les premiers, mais ignore Saint-Just et Robespierre. Il y a certes dans cette publication une volonté de prendre le contrepied du choix qu'aurait fait un bourgeois timoré et raisonnable, partisan d'un juste milieu et d'un libéralisme tranquille, préférant Condorcet à Robespierre et tournant de l'œil devant Marat qui n'est, pour lui, que celui qui réclame cinq cent mille têtes. Il y a aussi le désir de prendre ses distances avec l'érudit soucieux de comprendre et d'expliquer sans se rendre compte que, par là même, il vide l'histoire de son contenu révolutionnaire. Les noms de Marat ou de Saint-Just ont valeur incantatoire et agissante. Ils suffisent à montrer un autre univers qui, à travers le temps, vient frapper l'homme d'aujourd'hui.

Les surréalistes affichent ainsi un attachement privilégié à la Terreur. Dans *Arcane 17*, Breton parle de cet esprit que le surréalisme n'a jamais cessé de revendiquer et qui « est celui qui passe dans les cahiers des États généraux ou qui anime les décrets de 93 »<sup>16</sup>. Il s'en prend violemment à tous ceux qui ont joué le rôle d'« éminents praticiens comme la Corday, Tallien, Napoléon Bonaparte ou monsieur Thiers »<sup>17</sup> et qui ont voulu étouffer cet esprit avec « l'air de s'en excuser comme d'une maladie de croissance qui avait exposé les jours du patient »<sup>18</sup>. Loin d'en avoir peur, les surréalistes réclament pour leur époque une révolution agressive et violente comme celle qui marqua la Terreur :

---

<sup>13</sup> A. Breton, « Comète surréaliste » (1947) dans *La Clé des champs*, OC III, p. 759. Les italiques sont dans le texte.

<sup>14</sup> A. Thirion, *Révolutionnaires sans révolution*, Édition définitive, Paris, Le Pré aux Clercs, 1988, p. 90.

<sup>15</sup> J. Chénieux-Gendron, « Sade et Saint-Just : quelques têtes révolutionnaires dans le surréalisme » dans *La Légende de la Révolution au XX<sup>e</sup> siècle. De Gance à Renoir, de Romain Rolland à Claude Simon*, Paris, Flammarion, 1988, p. 99. Les italiques sont dans le texte.

<sup>16</sup> A. Breton, *Arcane 17* dans OC III, p. 76.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 91

<sup>18</sup> *Ibid.*

« Sans aucune réserve, la Révolution doit être tout entière agressive. Elle peut, l'histoire du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècles le montre, être déviée au profit des revendications agressives d'un nationalisme opprimé, mais vouloir enfermer la Révolution dans le cadre national d'un pays dominateur et colonialiste ne témoigne que de la déficience intellectuelle et de la timidité politique de ceux qui s'engagent dans cette voie. C'est par sa signification humaine profonde, par sa signification universelle, que la Révolution soulèvera les hommes et non par une concession timorée à leur égoïsme, à leur conservatisme national. Tout ce qui justifie notre volonté de nous dresser contre les esclaves qui gouvernent intéresse sans distinction de couleur, les hommes sur toute la terre »<sup>19</sup>.

Commentant le *Manifeste du surréalisme*, René Crevel définit la violence comme l'« expression même de ce *besoin de justice suprême* dont parle André Breton [...], et sans quoi, quelque chose, au plus secret de nous qui ne peut se tromper, affirme qu'il ne saurait y avoir de vie intellectuelle, morale »<sup>20</sup>. Robert Desnos dont on sait qu'il s'identifiait à Robespierre, est tout aussi intransigeant quand il écrit dans un article des années trente :

« J'ai toujours méprisé ces révolutionnaires qui, pour avoir mis un drapeau tricolore à la place d'un drapeau blanc, s'estimaient satisfaits et vivaient tranquillement décorés par le nouvel État, pensionnés par le nouveau gouvernement.

Non, pour un révolutionnaire, il n'y a qu'un régime possible :

LA RÉVOLUTION

c'est-à-dire

LA TERREUR

C'est l'instauration de celle-ci qui m'intéresse et son avènement seul aujourd'hui me fait encore espérer la disparition des canailles qui encombrant la vie. L'atmosphère infernale actuelle aura raison des plus nobles impulsions. Seule la guillotine peut, par des coupes sombres, éclairer cette foule d'adversaires auxquels nous nous heurtons. Ah ! qu'elle se dresse enfin sur une place publique la sympathique machine de la délivrance. Elle sert depuis trop longtemps aux fins de la crapule »<sup>21</sup>.

Trois noms émergent de ce fait du Panthéon surréaliste : Robespierre, Saint-Just et Marat. Les auteurs du mouvement les vénèrent dans nombre de leurs écrits, des années vingt aux années soixante-dix, quand le surréalisme est historiquement abrogé. Les trois tribuns n'intéressent pas seulement les surréalistes comme personnages historiques et révolutionnaires, mais aussi parce qu'ils sont déjà des surréalistes. Tout comme Carrier est déclaré surréaliste « dans la noyade » par André Breton<sup>22</sup>, ils sont des frères, des précurseurs et des guides car ils ont exploré à la fois les voies de la politique, de l'action et de la connaissance de l'homme. Leur mort est la preuve de la force de leur conviction. Les surréalistes font donc sortir ces héros révolutionnaires des cadres étroits où les a enfermés les manuels scolaires et les livres d'histoire, et établissent entre eux et les révoltés des siècles suivants des rapprochements signifiants qui donnent naissance à de nouvelles images dans l'esprit des lecteurs. Saint-Just devient ainsi une autre figure de l'anarchiste Émile Henry qui avait à sa façon commis de manière exemplaire « l'acte gratuit » en jetant une bombe dans la salle du restaurant Foyot. André Breton et Benjamin Péret envisagent en 1951 de lui élever une statue sur l'emplacement de ce dernier, dans l'hypothèse où le surréalisme deviendrait

---

<sup>19</sup> Aimery, Ambrosini, Bataille, Blin, Boiffard, Breton, Éluard, Péret, etc, « Mort à tous les esclaves du capitalisme ! » (1935) dans André Breton, *Position politique du surréalisme*, Paris, Béliaste, 1970, p. 145.

<sup>20</sup> René Crevel, *Êtes-vous fous ?* (1929), Paris, Gallimard, 1966, p. 176. Les italiques sont dans le texte.

<sup>21</sup> Robert Desnos, « Description d'une révolte prochaine » dans *Nouvelles Hébrides et autres textes (1922-1930)*, Paris, Gallimard, 1978, p. 216-217. Les majuscules sont dans le texte.

<sup>22</sup> A. Breton, « Surrealism yesterday, to-day, to-morrow », *This Quarter*, septembre 1932.

maître de Paris<sup>23</sup>. Et quand on sait la fascination qu'exerça le terroriste anarchiste sur le jeune Breton<sup>24</sup>, on perçoit de quelle originalité et énergie est maintenant parée l'image de Saint-Just dans la pensée surréaliste.

Pourtant, il apparaît finalement fort peu dans la production de ces auteurs. Un seul livre – presque une brochure car il ne comporte que 31 pages – lui a été consacré, celui de Pierre de Massot publié en 1925 : *Saint-Just ou le divin bourreau*. Le catalogue de la Bibliothèque nationale de France précise qu'il s'agit d'un « tiré à part de "La Révolution surréaliste" (n° 5, 15 octobre 1925) imprimé à 100 exemplaires ». Une notice de Paul Éluard en rend compte dans cette revue :

« Pierre de Massot s'attache à évoquer les figures les plus terribles de l'Histoire, les ombres dont on ne parle qu'à voix basse, de peur qu'un éclat de voix ou un geste maladroit provoque le couperet de la guillotine ou la capture surprise au petit matin.

Traîtres et espions, terroristes qui semblent jouer, saboteurs, réprouvés de toutes sortes, tous ceux qui baissent les paupières pour cacher un regard aussi pur mais aussi mystérieux que la nuit où tout est possible, tous ceux pour lesquels "*le rouge n'a pas dit son dernier mot*", auxquels nul n'osa jamais demander un sacrifice parce qu'ils ont tout sacrifié devant cette liberté absolue qui consume leur corps et leur esprit, Pierre de Massot ne songe qu'à nous les montrer, qu'à les exalter, pour jeter un discrédit nouveau sur toutes les vieilles conventions morales.

Après ce Saint-Just, ce sera le tour d'Étienne-Marcel et de Bazaine, "*il arrive que certains êtres prédestinés tracent sur la trame incolore des jours une grande lueur mystérieuse à laquelle pour toujours restent fixés les yeux des hommes. Au centre de cette nuit dans laquelle nous consentons à vivre, ces lueurs parallèles constituent une ligne idéale du ciel à l'enfer : une ligne pourpre dont le point final est happé par la main des démons*" »<sup>25</sup>.

Cette « belle note de lecture, à peine datée en son style exaltée », comme le dit Jacqueline Chénieux-Gendron<sup>26</sup> qui voit dans la citation mise en italiques un « jeu exalté du sémantisme » qui peut faire sourire, bien qu'il « ne désigne pourtant nullement les contours d'une idéologie » – cette note contient plusieurs des éléments qui constituent l'image de Saint-Just chez les surréalistes : la pureté, le rouge, le sacrifice et la nuit.

À quoi, il faut ajouter la beauté. Julien Gracq l'exprime bien dans un texte intitulé « Robespierre » qui date des années quarante, évoquant

« cette beauté d'ange que l'on prête malgré soi, – par-delà les pages poussiéreuses d'un livre feuilleté jamais autrement que dans la fièvre, – à quelques-uns des terroristes mineurs : Saint-Just, Jacques Roux, Robespierre le Jeune, – cette beauté que leur conserve pour nous à travers les siècles, nageant autour d'une guirlande de gracieuses têtes coupées comme un baume d'Égypte, le surnom de l'Incorruptible – ces blancheurs de cous de Jean-Baptiste affilée par la guillotine, ces bouillons de dentelles, ces gants blancs et ces culottes jaunes, ces bouquets d'épis, ces cantiques, ce déjeuner de soleil avant les grandes cènes révolutionnaires, ces blondeurs de blé mûrissant, ces arcs flexibles des bouches engluées par un songe de mort, ces roucoulements de Jean-Jacques sous la sombre verdure des premiers marronniers, verts comme jamais du beau sang rouge des couperets, ces madrigaux funèbres de Brummels somnambules, une botte de pervenches à la main, ces affaissements de fleur, de vierges aristocrates dans le panier à son – comme si, de savoir être un jour portées seules au bout

<sup>23</sup> A. Breton, B. Péret, « Si le surréalisme était maître de Paris », *Le Figaro littéraire*, 17 mars 1951, p. 10 et dans Jean-Michel Goutier, *Benjamin Péret*, Paris, Veyrier, 1982, p. 49.

<sup>24</sup> Voir Marguerite Bonnet, *André Breton. Naissance de l'aventure surréaliste*, Paris, José Corti, 1975, p. 62-64.

<sup>25</sup> *La Révolution surréaliste*, n° 5, 15 octobre 1925, p. 29. Les italiques sont dans le texte.

<sup>26</sup> J. Chénieux-Gendron, « Breton, Arendt : positions politiques, ou bien responsabilité et pensée politique ? » dans *Surréalisme et politique – Politique du surréalisme*, éd. par Wolfgang Asholt et Hans T. Siepe. Amsterdam, New York, Rodopi, 2007, p. 75 et 91.

d'une pique, toute la beauté fascinante de la nuit de l'homme eût dû affluer au visage magnétique de ces têtes de Méduse – cette chasteté surhumaine, cette ascèse, cette beauté sauvage de fleur coupée qui fait pâlir le visage de toutes les femmes – c'est la langue de feu qui pour moi çà et là descend mystérieusement au milieu des silhouettes rapides comme des éclairs des grandes rues mouvantes comme sur l'écran d'une allée d'arbres en flammes dans la campagne par une nuit de juin, et me désigne à certaine extase panique le visage inoubliable de quelques guillotins de naissance »<sup>27</sup>.

Saint-Just semble ici ne pouvoir être conçu hors d'une grâce composée de dentelles et de chiffons, de fleurs et de jeunes vierges, héritée peut-être de la lecture des auteurs décadents comme Huysmans ou Péladan, mais aussi de l'imagerie populaire et des romans historiques qui le mettent en scène. Ce côté dandy à la Des Esseintes ou à la Dorian Gray de Saint-Just est sensible aussi dans les réponses à un questionnaire publié dans le numéro 6 du *Surréalisme au service de la révolution*, en 1933. Il s'agit pour les participants d'associer un personnage historique à un objet et Roger Caillois cite Saint-Just quand il est question de l'objet « boule de cristal des voyantes ». Mais plus intéressantes sont les deux réponses de René Char et Georges Wenstein où le révolutionnaire est nommé à deux reprises, quand il est question de l'objet « un morceau de velours rose ». Maurice Henry et Arthur Harfaux qui expliquent la règle du jeu déclarent qu'il s'agit par ce moyen « de connaître les objets dans leur vie, dans leur mouvement, de faire le compte de leurs possibilités », mais le jeu révèle aussi par son caractère associatif l'image que les deux surréalistes, et sans doute d'autres, ont de Saint-Just<sup>28</sup>. La beauté de celui-ci est également évidente pour le peintre chilien Roberto Matta et ne se limite pas aux traits, aux habits ou à la jeunesse du jeune homme. Il écrit en effet que « quand on fait un geste révolutionnaire, il se peut qu'il soit très laid dans l'apparence immédiate. Ce n'est que plus tard que l'on pourra dire si ce geste était beau ou non. [...] La vie de Marat ou de Saint-Just, c'est beau, et pourtant il n'est pas question d'équilibre des formes [...]. C'est dans le geste révolutionnaire même qu'il y a harmonie »<sup>29</sup>. C'est pour une part à cette beauté que Saint-Just doit d'être rapproché assez régulièrement du marquis de Sade dans les écrits surréalistes. Cela est perceptible dans le titre que Pierre de Massot a donné à son essai : *Saint-Just ou le divin bourreau*, comme si l'auteur de *Justine* et celui de *l'Esprit de la Révolution* ne faisaient plus qu'un dans un panthéon imaginaire et surréel<sup>30</sup>, tous deux drapés de soie ou de velours, dressés, hautains et supérieurs, auprès de la plèbe déchaînée. Le dandysme provocateur qu'affichaient Breton et plusieurs autres surréalistes dans leur jeunesse trouvait son compte dans celui de ces deux hommes.

L'image de Saint-Just reste cependant superficielle ou générale le plus souvent. Son nom figure dans ces listes de personnages historiques et d'auteurs dont les surréalistes semblent friands et qui marquent les étapes du combat libérateur. Il voisine avec ceux de Rousseau ou de Marat, aussi bien qu'avec ceux de Paracelse, Sade, Lautréamont, Rimbaud, Fourier ou Bakounine. Il fait partie de ces « grands aventuriers de l'esprit [...] qui ont pris l'homme à

---

<sup>27</sup> J. Gracq, *Liberté grande*, Paris, José Corti, 1958, p. 46-47.

<sup>28</sup> *Le Surréalisme au service de la révolution*, n° 6, 1933, p. 10, 12, 13 et 21.

<sup>29</sup> Interview de Matta par F.-C. Toussaint paru dans *Les Lettres françaises*, 16 juin 1966.

<sup>30</sup> Svein Eirik Fauskevåg a cependant souligné tout ce qui les séparait : « Toute prise de position extrême semble en pratique bien loin de l'attitude politique de Sade. En réalité, Sade prôna des idées modérées sans désirer militer en faveur des principes révolutionnaires au point de porter atteinte par exemple à ses propres intérêts de propriétaire. Sade appartenait à cette aristocratie éclairée qui, plus qu'un ample mouvement populaire, vit dans la Révolution une série de réformes politiques et sociales faites au nom de la liberté. Sade se trouve ici bien plus proche du zèle révolutionnaire contrôlé de la bourgeoisie que de l'idée de révolution exprimée par des extrémistes tels que Marat, Saint-Just et Robespierre. Sade chercha à renverser l'Ancien Régime et à bouleverser les privilèges de l'aristocratie, mais il tenait à ce qu'on respectât la propriété privée et s'opposa de même à l'idée d'une redistribution des biens » (*Sade dans le surréalisme*, Oslo, Solum Forlag ; Toulouse, Les Éditions Privat, 1982, p. 52-53).

bras le corps, l'ont sommé de se connaître en profondeur ou l'ont mis en demeure de justifier de ses prétendus idéaux »<sup>31</sup>. Breton reconnaît que le surréalisme a toujours été sensible à la jeunesse car elle est porteuse d'espoir et de changement radical ; il est né d'une affirmation de foi sans limites dans son génie et « n'a pas cessé de prêter un rayonnement sans égal, un sens, pourrait-on dire de révélation – avec tout ce que ce mot comporte d'indiscutable – au message d'un Lautréamont, mort à vingt-quatre ans, d'un Rimbaud, qui à dix-huit ans a achevé son œuvre, d'un Chirico pour qui les portes d'un monde s'ouvrent à vingt-trois ans pour se fermer à vingt-huit. Cette galerie pourrait être étendue à Saint-Just, guillotiné à vingt-sept ans, à Novalis qui meurt à trente, à Seurat, mort à vingt-deux, à Jarry qui, à quinze ans, écrit la grande pièce prophétique et vengeresse des temps modernes »<sup>32</sup>.

C'est dans la jeunesse que les surréalistes mettent leurs espoirs quand ils constatent au lendemain de la guerre que les hommes en place détournent à leur profit la Révolution française, mais leurs propos n'ont plus l'assurance ni l'agressivité d'avant-guerre. Le regard que Breton porte sur elle, en 1964, au lendemain d'une diffusion télévisée du film de Stelio Lorenzi et Alain Decaux, *La Terreur et la Vertu*, en témoigne : il est celui d'un homme âgé qui déplore que la jeunesse actuelle ne ressemble plus à la sienne, ou qu'elle ait oublié ce qui l'intéressait autrefois :

« Quoi qu'il en soit, j'estime qu'ici – dans ce pays, en particulier – la situation eût-elle considérablement empiré, la gauche serait appelée à renaître de ses cendres. Je m'en assurais, assistant il y a quelques semaines aux deux très belles émissions télévisées qui passaient sous le titre *La Terreur et la Vertu*. Je ne crois pas qu'un film comme *Le Cuirassé Potemkine* lui-même laisse ses spectateurs plus frémissants. J'évaluais le nombre des jeunes esprits qui allaient en garder l'empreinte et me persuadais que rien n'était perdu. Les noms de Robespierre et de Saint-Just, aussi bien que celui de Fourier, celui de Flora Tristan, que ceux de Delescluze et de Rigault, même si pour l'instant une rumeur de troupeau les couvre, n'ont pas fini de résonner, sous le pavé de Paris »<sup>33</sup>.

Se persuader... Voilà la tâche à laquelle il faut désormais s'atteler. L'idée de liberté est singulièrement malmenée depuis les procès staliniens et les grands massacres de la guerre et de l'après-guerre. Breton le constatait déjà quand il commentait la parution du *Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler dans un entretien de 1946. Alors que, pour Marat et Saint-Just, elle se montrait « assez *animante* pour se passer de définition », cette idée subit une crise aiguë et tarde à reprendre toute sa vaillance<sup>34</sup>. C'est sans doute au nom de cette idée de liberté que les surréalistes avaient politiquement évolué et étaient passés du marxisme orthodoxe au trotskisme et à l'anarchisme pour revenir au trotskisme ou au castrisme.

La référence à la Révolution française et à ses tribuns n'est plus aussi facile quand les surréalistes doivent s'exprimer dans *Le Libertaire*, puisque les anarchistes ont, de longue date, montré qu'elle n'avait servi qu'à l'établissement du pouvoir jacobin centralisé et répressif, expression de la bourgeoisie, hostile aux pauvres et à tous ceux qui ne se soumettent pas<sup>35</sup>. Saint-Just qu'une politique de mise en pièces des textes permet de citer à tout propos, peut être convoqué pour s'opposer à Lénine, ce qui aurait été impossible dans les années trente.

---

<sup>31</sup> A. Breton, *Arcane 17*, p. 54.

<sup>32</sup> A. Breton, *La Clé des champs*, p. 714.

<sup>33</sup> A. Breton, « Entretien avec Guy Dumur », *Le Nouvel Observateur*, 10 décembre 1964. Repris dans *Perspective cavalière*, Paris, Gallimard, 1970, p. 236.

<sup>34</sup> A. Breton, « Interview de Jean Duché », *Le Littéraire*, 5 octobre 1946. Repris dans *Entretiens (1913-1952)*, Paris, Idées/Gallimard, 1973, p. 250.

<sup>35</sup> Voir Pierre Kropotkine, *La Grande Révolution*, Paris, Éditions du Monde libertaire, 1989 ; *Les anarchistes et la Révolution française*, éd. par Gaetano Manfredonia. Paris, Éditions du Monde libertaire, 1989 et C. Alexander McKinley, *Illegitimate Children of the Enlightenment. Anarchists and the French Revolution (1880-1914)*, New York, Peter Lang, 2008.



Gérard Legrand écrit ainsi dans *Le Libertaire* du 15 février 1952, que « ce n'est pas un hasard si la *malédiction* de l'amour absolu reste le dernier rempart "moral" de la société » :

« C'est à ce point une nécessité que chaque reflux de l'élan humain est marqué par une défaite de cet amour : dès 1920, Lénine apportait de fatales restrictions administratives à la liberté de l'union sexuelle, oubliant que Saint-Just avait posé ce principe : "L'homme et la femme qui s'aiment sont époux" »<sup>36</sup>.

Saint-Just pouvait néanmoins offrir un certain nombre de phrases qui n'auraient pas déplu à des anarchistes. Il avait écrit, dans un esprit très rousseauiste, qu'« un peuple n'a qu'un ennemi dangereux, c'est son gouvernement » et que « l'art de gouverner n'a produit que des monstres »<sup>37</sup>, mais les surréalistes se sont contentés des formules les plus connues. Crevel citait en 1929 le « On ne gouverne pas innocemment » et Schuster rappelle que « ceux qui font les révolutions à moitié ne font que creuser leur tombeau » quand il évoque en 1967, dans une conférence faite à La Havane, la thèse marxiste de la Révolution permanente développée par Trotsky, ajoutant qu'elle est encore celle soutenue par les surréalistes<sup>38</sup>. La confusion idéologique qui permet aux surréalistes de passer du camp trotskiste au camp anarchiste et vice versa est donc sensible puisqu'il semble difficile de liquider aussi aisément le passif qui existe entre Trotsky et les anarchistes, c'est-à-dire l'attaque menée par le fondateur de l'Armée rouge contre les marins de Kronstadt et Nestor Makhno. Ce ne sont pas quelques citations de Saint-Just qui permettent de réaliser ce tour de passe-passe, et Olivier Besancenot qui a tenté plus récemment l'opération, n'y est pas davantage parvenu<sup>39</sup>. Cette confusion traduit la volonté des surréalistes de s'en tenir à une version personnelle de la révolution, propre à leur mouvement, mais qui ne tient pas compte de l'histoire des luttes révolutionnaires modernes. Il y a comme une sorte de radotage dans cette accumulation de poncifs, ce désir de combler les fossés – pourtant déjà bien remplis de cadavres – et cette volonté de maintenir, comme une « idée pure », un « concept » ou une « essence », la Révolution par-delà vents et marées. Drieu La Rochelle, Sartre ou Roger Vailland se sont gaussés des surréalistes et de leurs rodomontades révolutionnaires, et ce n'est pas sans malice que Roger Nimier rappelait le mot de Breton sur l'acte surréaliste le plus simple qui consistait à descendre, révolver au poing, dans la rue et à tirer au hasard dans la foule :

---

<sup>36</sup> G. Legrand, « Le visage de la liberté est un visage de femme », *Le Libertaire*, 15 février 1952. Repris dans José Pierre, *Surréalisme et anarchie. Les « billets surréalistes » du Libertaire (12 octobre 1951-8 janvier 1953)*, Paris, Plasma, 1983, p. 99-100. La citation de Saint-Just provient du Fragment VII-1 des *Institutions républicaines*.

<sup>37</sup> Saint-Just, *Œuvres choisies*, Paris, Idées/Gallimard, 1968, p. 170 et 115. Pour qui s'étonnerait de l'aspect rousseauiste de ces déclarations, voir Tanguy L'Aminot, « Rousseau contre l'État », *Réfractations. Recherches et expressions anarchistes*, n° 30 : De l'État, printemps 2013, p. 127-144.

<sup>38</sup> Jean Schuster, « Les bases théoriques du surréalisme » dans *Archives 57/68. Batailles pour le surréalisme*, Paris, Éric Losfeld, 1969, p. 147. Voir aussi l'article de Jean Mayoux, « La liberté une et divisible » consacré à Trotsky dans *La Brèche*, n° 8, novembre 1965, où figure ce paragraphe : « Comme je ne fréquente aucun cercle anarchiste, s'il m'arrive de dire qu'un pouvoir révolutionnaire devrait instaurer une réelle et totale liberté de pensée et d'expression, je ne rencontre guère d'approbation. On m'oppose à tout coup la foudroyante formule de Saint-Just : "Pas de liberté pour les ennemis de la liberté !" » (p. 13). Cette phrase de Saint-Just avait déjà servi de titre à José Pierre pour un article mettant en cause la relation du pouvoir soviétique et de ses poètes : « Il n'y a pas de poésie pour les ennemis de la liberté », *La Brèche*, n° 5, octobre 1963, p. 81. La liberté dont parlait Saint-Just était sans nul doute d'un autre calibre que cette liberté de penser et de réaliser de petits jeux littéraires à la mode surréaliste.

<sup>39</sup> Voir Olivier Besancenot, Michael Löwy, *Affinités révolutionnaires. Nos étoiles rouges et noires. Pour une solidarité entre marxistes et libertaires*, Paris, Mille et une nuits, 2014, ainsi que la réponse de René Berthier, *Affinités non électives*, Paris, Les Éditions du Monde libertaire, 2015.

« Rassurons-nous. Après vingt ans d'attente anxieuse, il ne semble pas que M. Breton, revolver au poing, descende jamais dans la foule. Peut-être s'est-il pincé le doigt dans la gâchette ? On ne sait pas. On cherche en vain une explication »<sup>40</sup>.

De la même manière, les surréalistes d'après-guerre avaient-ils égaré le mode d'emploi de la machine à Guillotin ? On ne le sait pas davantage et on ne cherche plus d'explication.

La révolution surréaliste est devenue au lendemain de la guerre un sujet de discours et rien d'autre : de la littérature qui ne menace plus la bourgeoisie satisfaite et ne l'a sans doute jamais menacée, puisque les surréalistes étaient issus de cette classe sociale. Le confirment tous les entretiens que Breton et ses amis donnent aux médias et la place qu'ils vont occuper dans les manuels scolaires et les histoires de la littérature tant décriés autrefois. Ils font désormais des revues, des tracts ou des expositions rétrospectives et vendent des œuvres d'art, publient chez de grands éditeurs avant de finir dans la Bibliothèque de la Pléiade, reliés en peau et sur papier Bible. Ils leur arrivent toujours de rendre des hommages à leurs « grands prédécesseurs » comme celui de Marcel Mariën, réalisé en 1945, à partir de l'hypothèse du retour du roi Léopold III : *Hommage du groupe surréaliste de Belgique à Saint-Just*. On y retrouve la formule habituelle selon laquelle « on ne peut régner innocemment », mais complétée de quelques lignes et modifiées pour la circonstance<sup>41</sup>.

### HOMMAGE DU GROUPE SURRÉALISTE DE BELGIQUE À SAINT-JUST



L'exécution de Louis XVI

**NON, DE QUELQUES ILLUSIONS, DE QUELQUES CONVENTIONS QUE LA ROYAUTÉ S'ENVELOPPE, ELLE EST LE CRIME ÉTERNEL CONTRE LEQUEL TOUT HOMME A LE DROIT DE S'ÉLEVER ET DE S'ARMER. LE CONSENTEMENT DU PEUPLE NE SUFFIT PAS À L'ABSOURDE. UN ROI, QUEL QU'IL SOIT, EST CONDAMNÉ PAR LA NATURE. ON NE PEUT RÉGNER INNOCEMMENT.**

**Saint-Just.**

(Discours à la Convention, le 13 novembre 1792)

### PIE L'OBSCUR

Une actualité scientifique, diffusée par la radio de Londres, nous informait il y a quelque temps des récents progrès de l'investigation astronomique, singulièrement d'une découverte touchant l'existence d'autres systèmes planétaires que le nôtre.

Sans préjuger des répercussions que peut engendrer sur le terrain pratique cette nouvelle conquête des sciences de l'observation, signalons toutefois le coup insigne qu'elle porte à l'édifice dogmatique de la religion chrétienne, lequel nous certifiait superstitieusement que notre système solaire était une conjoncture unique dans l'univers.

Avec son infailibilité coutumière, la même qui l'incline à injurier présentement le Premier Mai par une messe on ne peut plus basse, il est probable que le pape ne tardera pas à adapter une fois de plus les dogmes de son gagne-pain à la réalité ainsi agrandie, sans courir par cette manœuvre grand risque d'émouvoir la stupidité à toute épreuve de ses fidèles. Ceux-ci

préfèrent assurément, en matière de conscience, épeler les bulletins de maladie de leur chef dont la presse se sert périodiquement pour égayer ses brumes. Il leur échappe sans doute qu'une constitution aussi fréquemment ébranlée ne peut provenir que des excès de table, sexuels et autres, auxquels, dans les alcôves du Vatican, s'abandonne vraisemblablement le suppôt infâme de l'impaïable Jéhovah.

A une époque où l'épuration s'impose avec une telle urgence, qu'attend-on pour mettre fin à ce scandale, révoquer et châtier ce fonctionnaire équivoque de l'inconscience, ce Ponce-Pilate de la diplomatie capitaliste qui pour se maintenir au-dessus de la mêlée ne craint pas, sans éprouver pour cela la honte la plus élémentaire, de bâfrer à tous les râteliers, cet écho bâtarde de l'Inquisition et le provocateur suprême de tous les crimes contre l'émancipation de l'homme, cette glaire ensoutanée, cette morve de christ, Pie, douzième porc de ce nom, ennemi public numéro 1 du prolétariat mondial ?

**Marcel Mariën.**

(Editeur responsable : Marcel Mariën, Herenthout (Belgique).)

<sup>40</sup> Roger Nimier, « Les Girondins » dans *Le Grand d'Espagne*, Paris, La Table ronde, 1962, p. 112.

<sup>41</sup> Le texte complet est le suivant : « Et de quelque illusion, de quelques conventions que la royauté s'enveloppe, elle est un crime éternel, contre lequel tout homme a le droit de s'élever et de s'armer ; elle est un de ces attentats que l'aveuglement même de tout un peuple ne saurait justifier. Ce peuple est criminel envers la nature par l'exemple qu'il a donné, et tous les hommes tiennent d'elle la mission secrète d'exterminer la domination en tout pays. On ne peut point régner innocemment » (Saint-Just, *Œuvres choisies*, p. 79-80).

C'est presque de manière machinale que les surréalistes citent Saint-Just dans les revues d'après-guerre. L'évocation est rare et toujours superficielle. Breton et ses amis pratiquent aussi la politique du silence envers leurs ennemis. Aucun n'évoque le Saint-Just de Pierre Drieu La Rochelle (qui fut des leurs autrefois) et des collaborateurs durant la seconde guerre mondiale, car loin de l'avoir condamné ceux-ci l'ont loué et en ont donné une image peut-être plus riche et plus nourrie que la leur qui est plate et vide de contenu<sup>42</sup>. Saint-Just n'est jamais évoqué dans sa personne et le peu qui est cité de ses discours montre qu'il n'a été qu'un prétexte facile à l'évocation surréaliste de la Révolution. Il est un autre nom pour désigner la Terreur, mais ne fait plus peur à personne depuis longtemps.

Le Saint-Just des surréalistes confirme et illustre pleinement l'hypothèse qu'émettait Alexis Philonenko à propos d'un texte de Sainte-Beuve :

« Le moins qu'on puisse dire, c'est que cet homme n'a pas de *vérité* – il ne possède qu'une *légende*. Il est impossible, dès lors qu'il s'agit de Saint-Just, de demeurer dans l'horizon de la mesure : à un moment ou à un autre, que ce soit pour le condamner ou pour l'absoudre, on verra naître un visage de l'homme qui dépasse la nature. Saint-Just est un être légendaire, sans vérité, ou si l'on tient au mot de vérité, dont la seule vérité fut la grandeur absolue, celle qui est par-delà le bien et le mal »<sup>43</sup>.

Quelle meilleure figure aurait pu convenir aux surréalistes, pour qui, selon les mots de l'un d'eux, « un mouvement dialectique constant s'opère entre le rêve et la réalité. Si la légende se crée autour des héros, à leur tour, les héros s'incarnent à partir des légendes »<sup>44</sup> ?

Tanguy L'AMINOT

---

<sup>42</sup> P. Drieu La Rochelle, fasciné par Saint-Just, « à cause de sa réputation d'intransigeance morale absolue » (Julien Hervier, *Drieu La Rochelle. Une histoire de désamours*, Paris, Gallimard, 2018, p. 254), le met en scène dans sa pièce de théâtre, *Charlotte Corday*, écrite en 1939 et jouée en 1941. Le journal *Le Rouge et le bleu* offre son portrait en couverture, dans son numéro du 6 décembre 1941. La jeunesse et l'intransigeance du tribun révolutionnaire séduisent aussi ces partisans d'un ordre nouveau et un chroniqueur écrit dans le journal de la Milice en 1943 : « Saint-Just découvre au-dessus de l'État qui formule des impératifs catégoriques, une communauté formée par des règles de vie. [...] De nos jours, il apparaîtrait comme un nationaliste révolutionnaire – dans les milieux démocrates, on dirait un "fachiste" [*sic*] [...]. Comme on l'a dit, le fascisme est, avant tout, une révolte de jeunes contre les préjugés bourgeois et un effort vers l'éthique spartiate : Saint-Just serait un des précurseurs de la révolution nationaliste, malgré bien des erreurs dues à l'influence des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le climat dans lequel nous conduit sa mémoire ressemble d'une manière étonnante à notre climat. Mais c'est ce sentiment de la communauté, c'est cette volonté d'ancrer, au-delà du politique, la Révolution dans les manières de penser et de vivre, qui rendent cette ombre plus vivante que bien des vivants » (E.P., « Force de la jeunesse dans la Révolution. L'exemple de Saint-Just », *Combats*, 26 juin 1943, p. 5). Sur le Saint-Just des collaborateurs, voir Tanguy L'Aminot, « La Révolution vue par les collaborateurs (1940-1944) » dans *L'Image de la Révolution française*, dirigée par Michel Vovelle. Oxford, Pergamon Press, 1989, t. 3, p. 1646-1647.

<sup>43</sup> A. Philonenko, « Réflexions sur Saint-Just et l'existence légendaire » dans *Essais sur la philosophie de la guerre*, Paris, Vrin, 1988, p. 339. Les italiques sont dans le texte.

<sup>44</sup> Pierre Mabile, *Le Miroir du Merveilleux*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, p. 51.